



Seul sur la rive

Michèle Benhaim

► To cite this version:

Michèle Benhaim. Seul sur la rive. L'enfant confronté à la mort d'un parent, erès, 2013, 10.3917/eres.benso.2013.01.0113 . hal-01429423

HAL Id: hal-01429423

<https://amu.hal.science/hal-01429423>

Submitted on 11 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Seul sur la rive...

*« De quoi souffre-t-on à 15 ans ?
De ça justement. D'avoir 15 ans.
De n'être plus un enfant et pas encore un homme.
De nager au milieu du fleuve,
une rive quittée, l'autre non rejointe, buvant la tasse,
coulant, remontant, luttant contre les tourments du
courant avec un corps nouveau qui n'a pas fait
ses preuves, seul, suffoqué. »*

Eric-Emmanuel Schmitt, *Ma vie avec Mozart*¹

Le processus juvénile, le passage adolescent, le travail psychique que cette traversée nécessite consiste à grandir², c'est-à-dire à lâcher la main de l'Autre, l'adulte, l'Autre parental, à supporter progressivement de se défaire de la présence, à s'émanciper de son désir tout en s'appuyant sur la

Michèle Benhaïm, psychologue, psychanalyste, professeur de psychopathologie clinique, université d'Aix-Marseille.

5. E.-E. Schmitt, *Ma vie avec Mozart*, Paris, Albin Michel, 2005.

2. Les points théoriques sur l'adolescence sont développés dans les ouvrages de Jean-Jacques Rassial (notamment *Le passage adolescent*, chez érès, 2010, et dans la collection « Le Bachelier » chez érès).

part de ce dernier qui le porte, à proférer à l'égard des parents le slogan adolescent « lâche-moi » tout en s'accrochant, au fond, à cette certitude : on ne le lâchera pas... La revendication adolescente est nécessaire et engage chacun à doser finement l'étirement du lien et sa maintenance.

Aussi est-il important de se demander ce qu'il en est quand le processus s'« affole », s'inverse, fracasse la logique de la temporalité adolescente : que se passe-t-il, en effet, lorsque c'est l'adulte, le parent qui quitte la rive encore fragile ? Quand le lien est rompu dans le réel et définitivement, irréversiblement ? Quand il n'est pas question de séparation mais de rupture ? Quand l'adolescent doit se débrouiller d'une place réelle à occuper au lieu d'une place symbolique à élaborer ?

Si la perte d'un enfant bouleverse l'ordre chronologique des générations et par là déstructure toute logique temporelle au point de ne pouvoir être nommée (pas de mot pour désigner un parent qui a perdu un enfant), au point de laisser un parent dans un désarroi fantomatique, comme à côté de lui-même, la perte d'un parent, lorsqu'elle arrive trop tôt, bouleverse quant à elle l'ordre de la transmission et le lien d'affiliation, lien nécessaire à la continuité du sentiment d'existence, survie totale pour le nourrisson, identité psychique pour l'adolescent.

Si la séparation ouvre un champ de constructions possibles, la rupture brutale du lien fondamental peut mener à toutes les impasses dans le processus de transmission psychique qui asseoit le narcissisme infantile et est censé solidifier le narcissisme fragilisé de l'adolescent.

À l'adolescence, le processus pubertaire fragilise – quand il ne les émiette pas – tous les liens, fragilise – quand il ne l'effondre pas – la réappropriation d'un corps transformé, voire méconnaissable, dans le miroir. Que se passe-t-il lorsque personne n'est plus là pour [nous] dire qui l'on est ? Peut-on être en deçà de cette parole signifiante ? Hors de toute assignation désirante ?

La mort d'un parent peut déchirer ces liens fragiles, effracter narcissiquement une personnalité en construction, et, à partir de là, engendrer des symptômes.

Un élément évident entre en ligne de compte et engagera en partie le devenir de la coupure : l'âge du sujet, qui détermine un certain rapport à la mort selon le degré d'élaboration psychique et celui de formation conceptuelle cognitive.

Rappelons de façon un peu schématique l'évolution générale de ce rapport : le tout jeune enfant, dans sa conscience non réelle de la mort, se trouve affecté de façon particulière. Les bébés, par exemple, souffrent de l'absence de l'autre maternant dont ils « savent » être absolument dépendants et manifestent leur détresse au travers de leur mode d'expression : pleurs et cris. Un peu plus grand, l'enfant admet davantage l'idée abstraite de la mort mais ne la conçoit que comme temporaire. La mort de personnes distinctes de la mère peut être appréhendée et affecter le jeune enfant. L'élément nouveau relève de la possibilité de lui associer la peine ou la douleur, chagrin, colère, souvent en identification avec ce que l'enfant perçoit des réactions de son environnement. Un peu comme si l'enfant adaptait sa propre réaction à ce qu'il peut

se représenter des attentes de l'entourage. Au fur et à mesure que l'enfant grandit, l'idée de la mort devient progressivement concrète et nous voyons simultanément se bâtir le mécanisme de défense qui lui est associé : ne pouvoir se sentir concerné soi-même par la mort ou, pour le dire comme Freud, le sentiment de son immortalité. Freud (1920) nous explique « qu'il nous est absolument impossible de nous représenter notre propre mort, et toutes les fois que nous l'essayons, nous nous apercevons que nous y assistons en spectateurs. C'est pourquoi l'école psychanalytique a pu déclarer qu'au fond personne ne croit à sa propre mort ou, ce qui revient au même, dans son inconscient chacun est persuadé de sa propre immortalité³ ».

La phase de latence qui voit l'enfant détourner sa curiosité (sexuelle) pour la mettre au service des apprentissages intellectuels, l'engage aussi à s'intéresser de près à la mort, à ses causes, aux rites qui l'accompagnent et, à travers cette nouvelle réflexion, voit l'enfant prendre peu à peu conscience des significations de la mortalité, y compris de la sienne.

C'est ainsi que, dans une évolution ordinaire, l'enfant intègre la dimension irréversible de la mort et cesse les questions infantiles auxquelles nous avons tous été amenés un jour à répondre, « Il est très mort ? », « Il est mort toute la vie ? »

Dans le contexte de bouleversement, de tempête globale qu'engendre le processus adolescent, la réorganisation des processus identificatoires et la reconstruction des mécanismes de défense face à

3. S. Freud (1920), « Considérations actuelles sur la guerre et la mort », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1968, p. 235-267.

la perte d'un parent dans le réel, engendrent très souvent un sentiment de culpabilité exacerbé et plus ou moins de peur, de crainte, voire d'effroi. À l'inverse, les adolescents, captifs de nécessaires défenses massives, peuvent camoufler tous les affects derrière une agressivité exacerbée et souvent rude pour l'entourage alors désarmé.

Si l'âge détermine donc en partie les représentations infantiles et juvéniles de la mort, l'intensité affective du lien à la personne disparue, les circonstances « prévisibles » ou brutales du décès, l'expression émotionnelle et affective des réactions de l'entourage, le niveau de désorganisation de la vie quotidienne, la possibilité ou l'impossibilité de l'environnement à demeurer attentif au sujet, participent également à dessiner la capacité à se confronter de façon plus ou moins symptomatique à la mort du proche.

Rester attentif à l'adolescent demeure fondamental car si des signes peuvent alarmer, l'absence manifeste de signes doit alerter pareillement. Certains sont propres à la perte : la dépression, l'insomnie, l'anorexie, l'hyperagitation, le sentiment « mélancolique » d'être sans valeur ; d'autres relèvent du travail adolescent en cours, comme les conduites à risques (n'avoir rien à « perdre »), le déni de la douleur, « jouer » à l'adulte...

Comme l'enfant, l'adolescent calquera certaines de ses réactions sur celles des adultes qui l'entourent : en effet, l'autre rive n'est pas tout à fait atteinte...

Une des difficultés que l'entourage devra affronter, lui-même pris dans les aléas de ses propres chagrins, est de rester présent à l'adolescent

qui pourtant peut s'opposer à cette présence, bien conscient que, souvent, ce dont l'adolescent peut souffrir au-delà de la perte elle-même est le sentiment d'isolement profond. Être seul, à l'adolescence, avec un chagrin incommensurable, c'est être dans le noir ; et lorsqu'un sujet est dans le noir, une parole doit éclairer le monde psychique qui, sinon, peut virer au chaos.

Certains adolescents mettent en place un mécanisme de défense propre au deuil et qui consiste en un déni plus ou moins prononcé du lien affectif qui l'attachait au parent disparu. Ce mécanisme peut être déroutant pour l'entourage, surtout s'il s'associe à une absence d'expression de la peine ou à une opposition à participer à la dimension imaginaire et symbolique des processus de deuil (enterrement, rituels religieux, etc.). Tous ces signes sont à respecter autant que les manifestations de douleur que la structure de personnalité du sujet en construction peut permettre.

Au-delà de ce qui se perçoit, y compris au travers de l'absence de la moindre réaction, la perte d'un parent demeure une épreuve pour l'adolescent et celle-ci verra ses effets émerger dans le temps. Si les sujets adolescents peuvent en témoigner eux-mêmes, les discours de la clinique adulte confirment que la perte prématurée d'un parent laisse des traces indélébiles.

C'est pourquoi, rien, pas même un travail à visée psychothérapique, ne peut prétendre contourner ce qui apparaît maintenant comme une effraction de réel. Il est donc plus juste de tenter de repérer et de mettre au jour les enjeux inconscients mobilisés

à l'occasion d'une telle perte, afin d'en affronter et d'en déjouer les effets trop symptomatiques.

La mort d'un parent à l'adolescence rencontre un enjeu adolescent propre au processus juvénile et qui consiste à frôler le mourir pour s'assurer de sa propre existence. C'est ce dont relèvent en partie les risques expérimentés à cet âge, témoignant par là de cette difficulté récurrente à se défaire de la toute-puissance infantile, justement dans ce temps où ce qu'il faut affronter, c'est la perte (symbolique) de ce qui faisait repère dans l'enfance. L'angoisse que peut susciter ce passage pourtant nécessaire est susceptible de donner lieu à un sentiment de toute-puissance paroxystique, de l'invincibilité à l'immortalité. C'est souvent dans ce contexte psychique singulier qu'un adolescent effectue l'acte manqué consistant à réussir son suicide...

Ceux qui, à l'inverse, « échouent » dans cette mise à l'épreuve absolue de la jouissance, témoignent d'une recherche non pas de la mort à proprement parler mais d'une vie différente. L'adolescent veut faire une « pause », une pause vis-à-vis de la castration, ce manque existentiel à vif, parce que brutalement réactivé à la faveur du pubertaire. Voici le paradoxe adolescent dans toute sa splendeur, dans toute son impudeur : interrompre la castration en empruntant la voie de la castration ultime qu'est la mort. Le paradoxe est bien ce qui, dans l'adolescence, nous dérouté toujours...

La mort d'un parent dans le réel vient télescoper cet univers psychique adolescent en fracassant violemment l'illusion de la non-finitude et en mettant le sujet en demeure de devoir faire avec une limite brutalement absolue de sa toute-puissance.

Le passage préféré des jeunes dans le film culte *Superman* reste quand même le moment où le héros remonte le temps en courant plus vite que ne le peut un humain, pour empêcher la mort du père... « C'est trop, c'est too much... ! », aiment-ils répéter, évoquant ainsi non seulement l'excès de douleur mais également le débordement psychique auquel ils se trouvent soumis.

Parce que l'adolescent n'est ni un enfant ni un adulte, le deuil sera ambivalent et laissera souvent l'entourage désemparé. Le deuil n'interrompt pas ce qui se joue dynamiquement à l'adolescence. Le jeune peut continuer à s'exercer à un rapport au monde au travers de l'opération qui le structure par excellence : sortir. Entre l'espace familial de l'enfance qui se trouve effondré par la perte et l'espace social encore trop inconnu, l'adolescent sort et parcourt ces chemins énigmatiques qui vont de l'un à l'autre, tentant de résoudre ces énigmes comme il peut, en l'occurrence ici en devant, de surcroît, intégrer la perte dans le réel. Perte qui vient s'ajouter aux renoncements auxquels doivent condescendre tous les adolescents.

La perte d'un parent survient dans un contexte dont plusieurs dimensions lui préexistent : le travail adolescent, nous venons de le voir, mais aussi la nature de la relation qui liait l'adolescent au parent concerné. Le travail de deuil adolescent nécessite de « tuer » les figures parentales de l'enfance. Si la perte dans le réel rencontre ce meurtre symbolique, le pas peut être franchi de se penser à l'origine d'un vœu de mort exaucé. Si, de surcroît, cette perte touche une relation conflictuelle empreinte d'une agressivité aux accents mortifères, la culpabilité peut effondrer

l'adolescent encombré de sa toute-puissance d'avoir acté un fantasme, culpabilité sur fond de narcissisme adolescent, c'est-à-dire de non-renoncement accompli de la toute-puissance de l'enfance.

Qui meurt ? Un parent, c'est-à-dire un pan de l'enfance, autrement dit, un pan de vie. Et ce, dans un temps logique de chute meurtrière symbolique des figures parentales. Si la découverte adolescente consiste en partie à mettre en lumière la tromperie dont il a été l'objet (la toute-puissance infantile affublée d'une promesse de jouissance à venir : « quand tu seras grand... »), elle s'accompagne de la révélation que les parents sont mortels. Découverte supportable si les parents ne meurent pas... tout de suite.

Souvent, de cette rencontre tragique, émerge un sentiment de profonde injustice, et l'injustice est ce à quoi, par définition, un adolescent ne peut se résoudre.

De plus, cette injustice peut s'accompagner d'un sentiment d'incompréhension sidérant : « Pourquoi ? Pourquoi lui ? Pourquoi à moi ? » Incompréhension que l'entourage est bien en peine de rendre sensée, parce que la mort prématurée n'a pas de sens.

Si la métaphore aide l'adulte à parler de la mort à l'enfant, il semble qu'on ne peut « duper » l'adolescent qui attend, pour sa part, lorsqu'il y est prêt, une parole authentique plutôt qu'un excès de réassurance.

La mise en danger dans laquelle l'adolescent peut se complaire témoigne pour sa part de la fragilité des constructions psychiques antérieures à la perte. Ces mises en danger touchent généralement au corps,

aux liens, susceptibles à présent de ruptures brutales, à des maladies à l'âge adulte.

Si les adultes entourant l'adolescent ont toujours la tâche de sécuriser les registres fragilisés de ce passage, il semble que la perte d'un parent nécessite une contenance sécurisante plus attentive et plus intense. En sachant cependant que nul ne viendra permettre de contourner l'angoisse que la mort, dans sa dimension inélaborable, engendre toujours. Ambivalence et culpabilité ne peuvent épargner le processus de deuil et, à l'adolescence, ces sentiments rencontrent l'émergence ordinaire de l'ambivalence et de la culpabilité associées à la réactivation et à la nécessaire réorganisation des désirs et interdits œdipiens, des renoncements à la position infantile et aux figures parentales de l'enfance. La mort du parent dans la réalité agit comme une brusque levée de refoulement.

Le parent qui meurt se situe entre le parent idéal ou idéalisé de l'enfance et le parent trompeur et mortel qui commence à se percevoir à l'adolescence. C'est pourquoi le processus de deuil visant à assimiler la perte peut se révéler complexe : il s'agit d'intégrer dans la réalité la mort d'un parent qui était en train de mourir symboliquement. C'est ce choc qui complique parfois l'élaboration constructive d'une perte d'ores et déjà suffisamment douloureuse.

La chute des figures parentales survient, en outre, sur une scène de compétition où l'adolescent en proie à ses constructions pubertaires identificatoires se met à ressembler au parent de même sexe, ne lui reconnaissant plus alors l'autorité que la différence corporelle supportait. Aux jeux de rivalité qui aident l'adolescent à se positionner dans son désir propre,

c'est-à-dire à grandir, il faut deux protagonistes. Si le parent déclare forfait, l'adolescent ne joue plus, il a mal...

Reste à l'entourage et au clinicien à devoir accompagner ces quelques enjeux évoqués afin que la douleur de la perte ne se fige pas dans une faille traumatique indécidable. Contenir, consistera ici en un respect de la temporalité adolescente en ne faisant pas violence à ce qui ne peut encore être pris en charge psychiquement par l'adolescent.

Comme chacun, le sujet adolescent ne comprend pas la mort, se confronte à son impuissance face à elle. Il est pourtant important de garder à l'esprit ces quelques éléments spécifiques car la clinique témoigne trop souvent de cadavres dans le placard ou de fantômes mortifères à l'âge adulte ou à la génération suivante.

La clinique montre aussi combien l'enfant et l'adolescent peuvent témoigner de ressources internes, combien il est donc important de leur faire confiance dans ce type d'épreuve.

La mort dans les jeux vidéo ou au journal télévisé, ou même associée à un processus idéologique, peut fasciner l'adolescent qui doit justement se débrouiller de son rapport à la jouissance. Pour autant, elle ne pourra que le surprendre dans la réalité. Chaque adolescent retrouvera à cet instant la singularité de son désir et sortira affaibli ou grandi de cette épreuve de la vie. À chacun d'entre nous de déployer à ses côtés une éthique du dépassement.